

SIRCOULON PEUGEOT (LOUIS)

Châlons 1836-39.

Le 28 décembre un nombreux cortège accompagnait à sa dernière demeure notre Camarade Louis Sircoulon Peugeot, enlevé après une longue maladie, à l'affection des siens et à l'estime de tous.

Ami de la famille et membre correspondant de notre Société, j'ai eu, à ce double titre, le triste honneur d'adresser un dernier adieu à notre regretté Camarade.

Je me suis exprimé en ces termes :

» Au nom de la grande famille des Anciens Élèves des Écoles d'Arts et Métiers, je vous adresse un dernier adieu.

» Votre vie, Louis Sircoulon, fut un exemple frappant de ce que peuvent l'intelligence, le travail et la probité, doublés d'un jugement sain et d'une volonté de fer.

» Vous êtes bien le fils de vos œuvres et, en arrivant à une aussi brillante situation par votre seul mérite, vous avez montré dans quelle voie il faut chercher la solution de l'important problème de l'émancipation des travailleurs.

» Entré à Châlons en 1836, après avoir puisé au sein

d'une famille patriarcale, de solides principes d'honnêteté et de droiture, vous êtes sorti de l'École avec un bien léger bagage, mais le courage au cœur.

» Vous saviez, en effet, que, grâce aux connaissances que vous y avez acquises, vous étiez certain, le marteau ou le compas à la main, de vous créer une position honorable dans la grande famille des travailleurs.

» C'est alors qu'un chef de grande industrie, M. Constant Peugeot, discernant en vous un futur collaborateur, vous a ouvert les portes de son établissement.

» Si ce fut une bonne fortune pour vous, c'en fut une également pour cette importante Maison, car vous avez surabondamment prouvé, en en devenant un des chefs, que vous lui aviez rendu de signalés services.

» Pourquoi faut-il, qu'au moment où après une vie si bien remplie, vous alliez confier au meilleur des fils une partie de votre fardeau, — pourquoi faut-il, dis-je, que vous ayez été frappé par le plus affreux des malheurs.

» De telles blessures au cœur ne se guérissent pas, aussi, malgré l'attachement de tous les vôtres, tout espoir complet de bonheur avait-il à jamais disparu pour vous.

» Louis et Victor Sircoulon, devant cette tombe qui vous réunit, je vous associe dans le même témoignage de regrets.

» J'ai en effet perdu en vous deux véritables amis qui pendant vingt ans, tant en France qu'à l'étranger, n'ont cessé de me donner les preuves de la plus cordiale sympathie.

» Reposez en paix.

» Votre mémoire survivra longtemps encore dans les cœurs de tous ceux qui ont été à même d'apprécier vos brillantes qualités, de vos collaborateurs, et de cette population ouvrière au milieu de laquelle vous avez vécu et que vous aimiez tant.

» Je suis certain d'être l'interprète de tous vos Camarades en adressant à votre compagne si dévouée et à toute votre famille, l'expression de notre profonde et douloureuse sympathie.

» Camarade Sircoulon, une dernière fois, Adieu ».

C. STEIB.